



HAL
open science

Un euroscepticisme à la française. Entre défiance et ambivalence, le nécessaire "retour de l'Europe en France"

Bruno Cautrès, Thierry Chopin, Emmanuel Rivière

► **To cite this version:**

Bruno Cautrès, Thierry Chopin, Emmanuel Rivière. Un euroscepticisme à la française. Entre défiance et ambivalence, le nécessaire "retour de l'Europe en France". [Rapport de recherche] 119/2, Institut Jacques Delors; CEVIPOF; Kantar. 2021, pp.48. hal-03506460

HAL Id: hal-03506460

<https://sciencespo.hal.science/hal-03506460v1>

Submitted on 2 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UN EUROSCEPTICISME À LA FRANÇAISE

ENTRE DÉFIANCE ET AMBIVALENCE
LE NÉCESSAIRE
« RETOUR DE L'EUROPE EN FRANCE »

- BRUNO CAUTRÈS
- THIERRY CHOPIN
- EMMANUEL RIVIÈRE

UN EUROSCPTICISME À LA FRANÇAISE

**ENTRE DÉFIANCE ET AMBIVALENCE
LE NÉCESSAIRE
« RETOUR DE L'EUROPE EN FRANCE »**

BRUNO CAUTRÈS

Chercheur au CNRS,

Centre de recherches politiques de Sciences Po (CEVIPOF)

THIERRY CHOPIN

Professeur à l'Université catholique de Lille (ESPOL),

Conseiller spécial à l'Institut Jacques Delors

EMMANUEL RIVIÈRE

Directeur international pour les études politiques de Kantar Public

Président du Centre Kantar sur le Futur de l'Europe

RÉSUMÉ ■

1 ■ Le rapport des Français à l'UE : des relations ambivalentes et un euroscepticisme très fort

La France fait partie du groupe des pays dont les habitants sont les moins favorables à l'UE. Mais, bien que l'attitude des Français vis-à-vis de l'Europe soit empreinte de morosité et de défiance, **il ne faut pas conclure de manière hâtive à un euroscepticisme généralisé et sans nuances des Français.**

Il est en effet nécessaire d'analyser dans le détail la complexité de l'attitude des Français vis-à-vis de l'UE.

Pour ce faire, il est important de distinguer **deux types de « soutien politique »** : le « **soutien diffus** » (sentiments et attitudes les plus abstraits : adhésion à une vision, à des valeurs...) et le « **soutien spécifique** » (évaluation de l'efficacité des actions menées à l'échelle de l'UE). **À partir de cette distinction, il est possible d'identifier un premier élément caractéristique du rapport ambivalent des Français à l'Europe : le soutien à l'UE est d'autant plus élevé qu'il s'exprime au niveau le plus diffus (tandis que 56% des Français sont attachés à l'Europe, 51% des Français estiment que l'Union européenne est « éloignée » et 56% pensent qu'elle n'est pas « efficace » contre 47% pour l'ensemble des citoyens des Etats membres).** En se focalisant sur les évaluations que font les citoyens de l'action de l'Europe, une analyse comparative permet de définir la place occupée par la France en termes de soutien à l'Union européenne par rapport à celles des autres États membres.

Elle dessine une **géographie et une typologie des opinions vis-à-vis de l'UE qui mettent en évidence les éléments suivants :**

- **Une première fracture à l'échelle européenne distingue les pays les plus favorables des pays les moins favorables aux logiques de l'intégration européenne. Les Français appartiennent au groupe des Européens les plus négatifs vis-à-vis de l'UE. Dans le premier groupe, on trouve (par ordre décroissant de soutien à l'UE) l'Irlande, le Portugal, Malte, la Pologne, la Croatie, le Danemark, la Hongrie; dans le second groupe (par ordre décroissant d'opposition à**

l'Europe), la Grèce, la France, la Finlande, la Lettonie, Chypre, les Pays-Bas, la Tchéquie.

- **Une fracture sociale constitue une deuxième ligne de clivage significative pour tous les pays et particulièrement pour la France.** L'intégration européenne est négativement perçue par les classes populaires, les ouvriers, les chômeurs, et ceux qui ont terminé leurs études avant l'âge de 16 ans, l'appartenance aux catégories sociales les moins favorisées correspondent très largement à une représentation de l'Europe comme une menace de perte des protections sociales nationales.
- **Une typologie distingue quatre groupes d'attitudes vis-à-vis de l'UE, en fonction de leur positionnement et de son intensité.** Les Français se répartissent ainsi : 32% appartient au premier groupe (positifs), 35% au second groupe (négatifs), 16% au troisième groupe (plutôt positifs) et 17% au dernier groupe (plutôt négatifs). 48% des Français ont des opinions positives, quand c'est le cas de 68% des Allemands.

2 ■ Un euroscepticisme très fort mais complexe et loin d'être systématique

Bien que la France se classe parmi les pays où les jugements eurosceptiques sont les plus répandus, les Français peuvent également se montrer favorables à l'Europe sur certaines questions. En effet, les attitudes proeuropéennes peuvent ponctuellement rassembler près des $\frac{3}{4}$ des Français. Il importe donc d'aller au-delà de la distinction entre proeuropéens pour comprendre pourquoi et comment l'opinion des Français, très critique sur de nombreux points, peut basculer pour exprimer majoritairement des positions pro-européennes sur d'autres.

Ces mouvements de bascules sont surtout le fait d'individus intéressés par l'Europe mais exprimant un positionnement « neutre » vis-à-vis de l'UE, identifiables grâce à des questions de l'Eurobaromètre. Ces personnes « ambivalentes » se rapprochent sur certains aspects des europhiles, sur d'autres des eurosceptiques :

- **Une proximité avec les europhiles : l'ouverture aux autres, l'adhésion massive aux principes de l'UE** (en ce qui concerne le droit de travailler dans tous les États membres, 84% des « ambivalents » le considèrent comme une bonne chose), **aux politiques communes** (en ce qui concerne l'union économique et monétaire

européenne avec une seule monnaie, l'euro, 70% des « ambivalents » sont pour) **et à l'importance de la voix de l'UE dans le monde** (65% des « ambivalents » reconnaissent cette importance).

- **Une proximité avec les eurosceptiques : la méconnaissance de l'UE est à la source du glissement de l'adhésion de principe à la méfiance** (seuls 29% des "ambivalents" ont plutôt confiance dans l'UE, ce qui les rapproche des eurosceptiques ou cette proportion tombe à 6%, quand elle s'élève à 67% parmi les personnes émettant un jugement positif).

La méconnaissance du fonctionnement de l'Europe constitue un élément majeur du rapport de défiance des Français à l'Europe (la France occupe le dernier rang parmi les 27).

Loin d'être systématique, l'euroscepticisme des Français s'exprime différemment en fonction de profils plus ou moins complexes se positionnant de manière variable selon les problématiques abordées. Le facteur culturel constitue un élément majeur d'explication de ce rapport ambivalent des Français vis-à-vis de l'Europe.

3 ■ Comment expliquer l'ambivalence des rapports entre les Français et l'« Europe » ?

Les attitudes des Français vis-à-vis de l'Europe sont marquées par une logique nationale de « projection » qui permet de rendre compte de l'ambivalence au cœur des relations entre les Français et l'« Europe » : ou bien cette dernière est alors perçue comme un « instrument » au service de la France ; ou bien elle agit comme un révélateur ou un miroir déformant de la fameuse « exception française ».

Dans cette perspective, **plusieurs éléments explicatifs de nature culturelle peuvent être ainsi avancés pour comprendre les rapports spécifiques que les Français entretiennent avec l'UE :**

- **Une culture politique unitaire en décalage avec la culture européenne du compromis :** La conception unitaire de la souveraineté en France se heurte à la conception pluraliste de la pratique institutionnelle et politique au sein de l'UE. Cette représentation

française de la pratique politique a des conséquences sur l'appréhension de la réalité et de la complexité de la vie politique à l'échelle de l'Union : difficultés à intégrer la pratique du compromis, à reconnaître la légitimité de la défense des intérêts particuliers, à s'adapter au système de coalitions majoritaires à géométrie variable.

- **Une culture socio-économique marquée par une certaine défiance voire une hostilité au libéralisme : les représentations négatives du libéralisme, du libre-échange et de la concurrence impactent négativement le rapport que maints Français entretiennent au marché qui constitue le cœur de l'Union européenne.**

Ainsi, pour 40% des Français, le libéralisme est associé à quelque chose de négatif. De même, pour 23% des Français, le libre-échange évoque quelque chose de négatif (en dernière position parmi les pays étudiés). Enfin, pour de nombreux Français, la concurrence est considérée comme un élément négatif. La culture colbertiste encore très marquée en France est orthogonale avec la réalité du marché intérieur européen comme le montrent les débats en France sur la politique industrielle et la politique de concurrence. La difficulté en France à accepter le mot même de libéralisme ainsi que la préférence française pour les dépenses publiques constituent peut-être aussi la « face cachée » du stato-centrisme de la culture politique française. Cette attitude se reflète également dans l'hostilité singulièrement élevée en France à l'égard de la mondialisation. La défiance vis-à-vis du Pacte de stabilité confirme le peu d'importance accordée en France à une autre figure centrale de la culture politique présente dans les débats publics d'autres pays : celle du contribuable. En outre, le fait que les controverses politiques en France persistent à mettre en débat des choix (sur la place de l'Etat, la concurrence, les équilibres budgétaires) qui ont été tranchés par les traités accentue le hiatus et le sentiment d'un carcan peu démocratique.

- **Cette logique de projection nationale permet enfin de mettre en perspective les réticences françaises vis-à-vis de l'élargissement.** Pendant plus d'un demi-siècle, la France a su combiner deux visions radicalement différentes de la raison d'être de son engagement européen : d'un côté, le projet des "pères fondateurs" (convergence des intérêts des Etats membres) et, de l'autre, le projet gaulliste d'une Europe comme instrument permettant à la France de promouvoir ses intérêts nationaux. Les élargissements aux pays d'Europe centrale et orientale obligent la France à une clarification de son projet européen dans la mesure où les Français découvrent que « l'Europe n'est pas la France en grand » ! C'est sans doute la raison principale des discours nostalgiques, en France en particulier, sur la "petite Europe" et de la difficulté à assumer le changement d'échelle de l'Union élargie.

SOMMAIRE

Introduction ■	9
1 ■ Le rapport des Français à l'UE : des relations ambivalentes et un euroscepticisme très fort	11
1.1 ■ La France se situe parmi le groupe des pays les moins favorables à l'UE	11
1.2 ■ Soutien « diffus » aux valeurs et aux principes de l'UE majoritaire vs. soutien « spécifique » moins favorable concernant l'efficacité de l'Union	14
1.3 ■ Géographie et typologie des opinions vis-à-vis de l'UE : les Français dans le groupe des Européens les plus négatifs vis-à-vis de l'UE	16
2 ■ Un euroscepticisme très fort mais complexe et loin d'être systématique	19
2.1 ■ Les ambivalents vis-à-vis de l'Europe, révélateurs de ses vertus et de ses faiblesses	21
2.2 ■ Ouverture aux autres et adhésion aux principes	23
2.3 ■ Défiance et déception	25
2.4 ■ Méconnaissance et éloignement	27
2.5 ■ La perception de l'UE en France s'est nettement améliorée à l'occasion de la crise sanitaire	28
3 ■ Comment expliquer l'ambivalence des rapports entre les Français et l' « Europe » ?	31
3.1 ■ Une culture politique unitaire en décalage avec la culture européenne du compromis	32
3.2 ■ La France, l'Europe et le marché : l'impossible équation ?	36
3.3 ■ La défiance française vis-à-vis de l'élargissement. L' « Europe n'est pas la France en grand » !	41
Conclusion ■	44
Auteurs ■	45

INTRODUCTION ■

Alors que la France se prépare à exercer pour 6 mois la présidence tournante du Conseil de l'Union européenne le 1^{er} janvier 2022, et que se déroule la Conférence sur l'avenir de l'Europe, il convient de se pencher sur les rapports complexes et d'éclairer la relation paradoxale que les Français entretiennent avec l'Europe¹. C'est l'ambition de ce rapport qui est l'actualisation d'un premier rapport publié en mai 2020 par l'Institut Jacques Delors, Kantar Public et le Cevipof à l'occasion des 70 ans de la déclaration Schuman.

À la fois moteur et frein de la construction européenne, la France est à la fois à l'origine de ses plus grandes avancées (la CECA sous l'impulsion de Jean Monnet et de Robert Schuman ; la création du Conseil européen et la décision d'élire le Parlement européen au suffrage universel sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing ; l'Acte unique européen sous l'impulsion de Jacques Delors) et en même temps de ses « coups d'arrêts » les plus notables : échec de la Communauté européenne de défense (CED) suite au rejet par les communistes et les gaullistes à l'Assemblée nationale en 1954 ; refus par le général de Gaulle du vote à la majorité au Conseil en 1965 (« crise de la chaise vide »), et rejet de la « Constitution européenne » en 2005.

Depuis, et après 10 ans de crises, l'eurodéfiance des Français distingue notre pays de ses principaux partenaires européens, quand ce n'est pas de la quasi-totalité des Etats Membres, et ce en dépit de la volonté des autorités françaises, au plus haut niveau de l'Etat, de porter une vision stratégique ambitieuse de l'avenir de l'UE. La crise de la Covid-19 a certes été l'occasion pour l'Union européenne d'améliorer son image en France, mais nos compatriotes continuent à se montrer parmi les plus défiants et les moins informés des Européens à l'égard de l'Union. La présidence française doit être l'occasion, a minima, d'améliorer la compréhension de l'Union européenne par les Français et pour y contribuer, une analyse des rapports des Français à l'UE est indispensable d'autant plus que les défis que les Français identifient comme des enjeux proprement européens sont à la fois nombreux et lourds.

1. Nous tenons à remercier Gabriele Mariani, Joséphine Daudibertières et Julien Zalc pour leur aide dans le cadre de ce travail

Dans cette perspective, l'étude qui suit propose de : (1) analyser l'attitude des Français vis-à-vis de l'UE et montrer que la France est l'un des pays les moins favorables à l'Union ; (2) mettre en évidence la complexité de l'euroscpticisme des Français qui se révèle être moins systématique qu'il n'y paraît même si l'analyse générale conduit à un tableau très sombre ; (3) dégager les facteurs explicatifs permettant de rendre compte de l'ambivalence qui se trouve au cœur des rapports que les Français entretiennent avec l'UE.

1 ■ LE RAPPORT DES FRANÇAIS À L'UE : DES RELATIONS AMBIVALENTES ET UN EUROSCEPTICISME TRÈS FORT

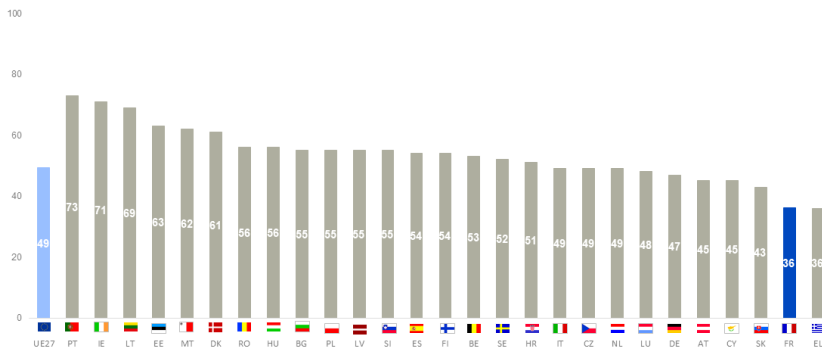
1.1 ■ La France se situe parmi le groupe des pays les moins favorables à l'UE

Aujourd'hui, bien que 56% des Français interrogés déclarent rester attachés à l'UE (ce qui témoigne de l'absence d'europhobie majoritaire dans le pays), 50% expriment une défiance vis-à-vis de l'UE (+8 points de pourcentage par comparaison avec la moyenne européenne), soit l'un des niveaux d'euroscepticisme parmi les plus élevés de l'UE (Graphique 1).²

GRAPHIQUE 1 ■ Confiance dans l'Union européenne

Pour chacune des institutions suivantes, pourriez-vous me dire si vous avez plutôt confiance ou plutôt pas confiance en elle : L'Union européenne

Plutôt confiance (%)



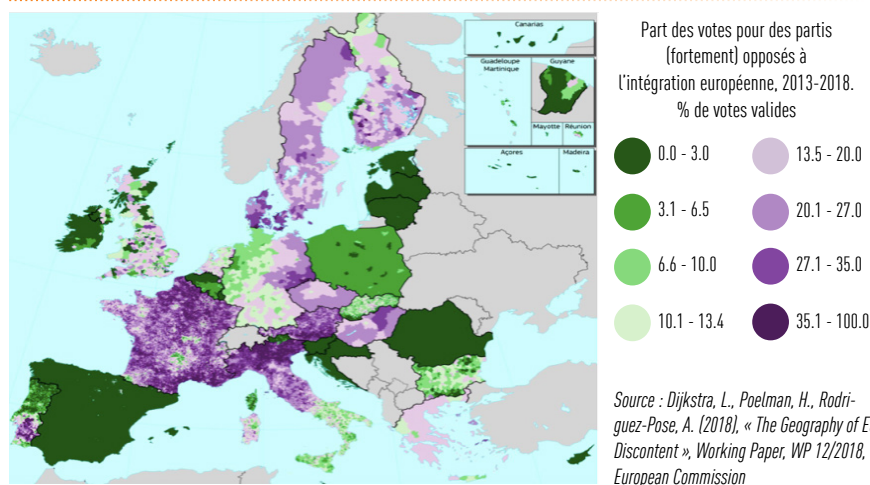
Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 95

La France est ainsi aujourd'hui l'un des pays les plus eurosceptiques au sein de l'Union européenne. Les recherches les plus récentes sur le vote eurosceptique mettent en évidence une « géographie du mécontentement » en Europe au sein

2. Sur la distinction entre europhobie ("hard euroscepticism") et euroscepticisme ("soft" euroscepticism), voir les travaux classiques de SZCZERBIAK A. and TAGGART P.A., (eds.) (2008): *Opposing Europe? The Comparative Party Politics of Euroscepticism*, Oxford University Press

de laquelle la France occupe une place singulière : avec l'Autriche et le Danemark, la France fait partie des trois pays de l'UE où les partis fortement opposés à l'intégration européenne sont devenus des forces politiques de première importance (Carte 1). Mais, à la différence des deux autres pays, la France est un « grand » pays membre (démographiquement parlant), un pays fondateur, participant à toutes les politiques de l'Union européenne.

CARTE 1 ■ Pourcentage de votes en faveur des partis europhobes ou eurosceptiques (2013-2018)



Sources : autorités nationales, CLEA, Chapel Hill Expert Surveys 2014 et 2017, Eurographics, DG REGIO.

Date des élections : 2018 : IT / 2017 : BG, CZ, DE, FR, MT, NL, AT / 2016 : IE, ES, HR, CY, LT, RO, SK /

2015 : DK, EE, EL, PL, PT, FI, UK / 2014 : BE, LV, HU, SI, SE / 2013 : LU

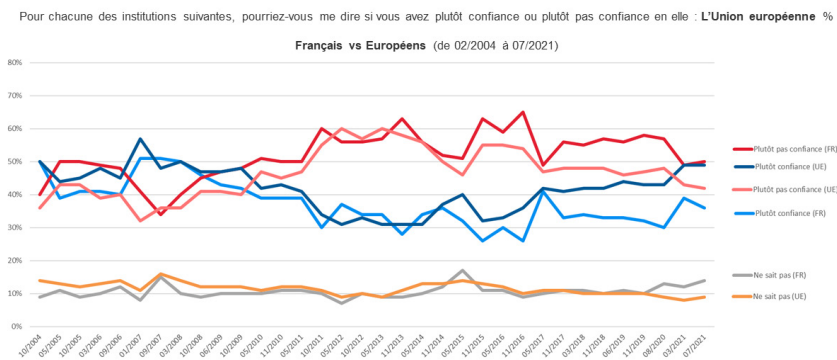
Moyenne EU-28 = 13.4%

Sur la longue durée, on peut distinguer trois périodes dans l'évolution des rapports des Français à l'UE. Tout d'abord, depuis le début des années 50 aux années 80, une période de « consensus permissif »³ pendant laquelle la France a longtemps figuré parmi les pays les plus europhiles. Pendant les années 70, entre 52% et 68% des Français interrogés par les enquêtes Eurobaromètre considéraient que « l'appartenance de la France à l'Union européenne est une bonne chose » ; ce soutien atteint un pic de 74% à l'automne 1987 dans le contexte de la présidence de la Commission européenne par Jacques Delors et de l'Acte unique européen. Ensuite, à partir du début des années 90, le moment « Maastricht » marque la fin du « consensus

3. LINDBERG, L. N. and SCHEINGOLD, S. A. (1970), *Europe's Would be Polity. Patterns of Change in the European Community*, Prentice Hall

permissif » avec l'apparition d'un clivage politique sur la question européenne et un début de politisation des attitudes de l'opinion publique à l'égard des « Affaires européennes » qui entrent alors dans le « droit commun du débat démocratique »⁴; dans ce contexte, à partir de 1995, « sur vingt-six mesures de l'opinion effectuées de 1996 à 2008, seules six voient la barre des 50% d'opinions positives franchie »⁵. Enfin, à partir de 2004, au moment de l'élargissement aux pays d'Europe centrale et orientale, les Français ayant tendance à ne pas faire confiance à l'Union européenne deviennent majoritaires ce qui se cristallise au moment du référendum sur le traité constitutionnel européen du 29 mai 2005. A partir de 2008, ceux qui ne font pas confiance à l'UE seront toujours plus nombreux que ceux qui lui font confiance et la défiance ne fera que croître sous l'effet des crises successives, financière puis migratoire, atteignant 65% à son apogée fin 2016. On note depuis lors une amélioration certaine, notamment à l'occasion de la crise pandémique. Mais alors que la moyenne de l'UE a retrouvé le niveau de confiance de 2004, la confiance vis-à-vis de l'UE en France reste 14 points en deçà de ce qu'elle était au moment de l'élargissement et du passage de 15 à 25 Etats membres ! Aujourd'hui 50% des Français interrogés ne font pas confiance à l'UE et 36% lui font confiance alors que les moyennes européennes sont de 49% et de 42% (graphiques 1 et 2).

GRAPHIQUE 2 ■ L'évolution de la confiance dans l'UE (Français/moyenne UE - 2004-2021)



Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 95

4. EICHENBERG, R. C. and DALTON, R. J. (2007), « Post-Maastricht Blues : the Transformation of Citizen Support for European Integration : 1973-2004 », *Acta Politica*, vol. 42, n°2-3, p. 128-152

5. PERRINEAU, P. (2019), *Le Grand Ecart. Chronique d'une démocratie fragmentée*, Plon, p. 32

Ces constats suffisent-ils à classer la France parmi les maillons faibles de la construction européenne, et à qualifier les Français d'euroceptiques ? C'est la conclusion hâtive à laquelle il est tentant d'aboutir, mais qui ne résiste pas à un examen plus minutieux. Tout d'abord, pour en revenir au succès des partis europhobes, il serait réducteur de l'expliquer uniquement par un rejet de l'Europe. Si l'Union européenne est pour bien des raisons la cible désignée de leurs attaques, ces partis prospèrent aussi et surtout sur des thématiques (immigration, sécurité, identité, rejet des élites, souffrance sociale) qui sont bien plus présentes à l'esprit de leurs électeurs que la question européenne⁶. En outre **il faut se garder de toute lecture monolithique à la fois du degré de soutien à l'UE de l'opinion française comparativement aux autres pays et de la structure de cette opinion.**

1.2 ■ Soutien « diffus » aux valeurs et aux principes de l'UE majoritaire vs. soutien « spécifique » moins favorable concernant l'efficacité de l'Union

En effet, l'une des principales faiblesses de nombre d'analyses consacrées à l'opinion des Européens vis-à-vis de l'Union européenne réside dans la définition trop simple, voire simpliste, des attitudes politiques des citoyens qui est utilisée. On ne peut résumer un phénomène aussi complexe que celui du rapport à une construction politique supranationale par un indicateur ou deux. La littérature académique consacrée à ce sujet distingue notamment **deux types de rapport des citoyens à l'intégration européenne, les deux facettes de ce que l'on appelle le « soutien politique » à l'Europe. La première facette est appelée le « soutien diffus », ou « généralisé »⁷, qui représente les attitudes ou les sentiments les plus abstraits, l'attachement aux grandes valeurs qui sous-tendent la légitimité que les citoyens accordent à un système démocratique** : lorsque l'on évoque la « communauté de destin » ou la « communauté de valeurs », l'attachement aux grands principes généraux d'une Europe de la paix et de la démocratie, on est clairement à ce niveau plus « diffus » de soutien politique. **La seconde facette est plus évaluative, on la qualifie de « soutien spécifique », conditionnel si l'on préfère. Cette dimension se situe plutôt du côté de l'évaluation des performances du**

6. CHOPIN, T., et RIVIÈRE, E. (2019), « Populismes : la « faute à l'Europe » ? », Institut Jacques Delors et Centre Kantar sur le Futur de l'Europe, avril 2019

7. Voir les travaux d'EASTON, D. (1965), *A Systems Analysis of Political Life*, John Wiley and Sons. On se reportera également à Cautrès, B. (2014), *Les Européens aiment-ils (toujours) l'Europe ?*, La documentation française, réflexe Europe

« système démocratique, du jugement sur les acteurs du système politique et des « polices », les politiques publiques engagées par les autorités publiques.

Les données de l'Eurobaromètre montrent habituellement que le soutien à l'intégration européenne est d'autant plus élevé qu'il s'exprime au niveau le plus diffus. On peut ainsi observer, dans les données de l'Eurobaromètre 95 (Printemps 2021), **qu'en France l'attachement à l'UE (56%) ou encore le fait de s'en sentir citoyen (61%) sont majoritaires.** De même, l'Union européenne est associée, aux yeux des Français, à la liberté de circuler (49%) ou à la paix (40%). **En revanche, les dimensions évaluatives sont tout de suite moins favorables : 51% estiment que l'Union européenne est « éloignée » et 56% pensent qu'elle n'est pas « efficace » (contre 47% pour l'ensemble des opinions des Etats membres).** On a donc tout intérêt, pour comprendre en profondeur les opinions des Français vis-à-vis de l'UE à se rapprocher davantage des perceptions évaluatives afin d'éviter l'écueil d'un niveau d'analyse trop général. Nous avons fait le choix de mesurer tout d'abord ces perceptions évaluatives dans leur dimension la plus générale possible. Les analyses présentées ensuite viendront compléter ce tableau et décliner en termes plus spécifiques encore les évaluations que font les Français de l'action publique ou des réalisations de l'UE. Par ailleurs, **on ne peut comprendre les attitudes des Français vis-à-vis de l'intégration européenne sans les comparer aux autres Européens. Quelle place occupe la France parmi les autres pays membres de l'UE, en termes de soutien des opinions à l'intégration européenne ?**

Pour répondre à cette question en tenant compte des dimensions évaluatives les plus générales, on dispose, dans les données de l'Eurobaromètre du printemps 2021, de nombreux indicateurs. Nous en avons sélectionné treize de manière à avoir un spectre d'opinions assez large. Nous avons retenu les indicateurs suivants : la confiance dans l'Union européenne ; la satisfaction pour le fonctionnement de la démocratie dans l'UE ; le sentiment que les intérêts du pays sont bien pris en compte dans l'UE ; que la voix des citoyens de l'UE devrait être davantage prise en compte dans les décisions concernant l'avenir de l'Europe ; l'opinion selon laquelle sa voix compte dans l'UE ; l'opinion selon laquelle les choses vont dans la bonne direction ou dans la mauvaise direction dans l'UE ; l'image (positive ou négative) de l'Union européenne ; l'opinion selon laquelle la voix de l'UE compte dans le monde ; l'opinion selon laquelle les gens ont beaucoup de choses en commun dans l'UE, que les Etats membres partagent des valeurs en commun ; le sentiment d'être attaché à l'Europe, d'être attaché à l'UE ; et enfin l'opinion selon laquelle l'UE a

suffisamment de pouvoir et d'outils pour défendre les intérêts économiques de l'Europe dans l'économie globale.

1.3 ■ Géographie et sociologie des opinions vis-à-vis de l'UE : les Français dans le groupe des Européens les plus négatifs vis-à-vis de l'UE

Deux types d'analyses statistiques multivariées ont été réalisés. Dans un premier temps nous avons recherché les grandes dimensions sous-jacentes aux réponses données sur les quatorze indicateurs retenus, en réalisant une série d'analyses factorielles. L'analyse porte sur l'ensemble des 27 pays membres, ce qui permet de positionner la France relativement aux autres pays de l'Union.

Cette première dimension d'analyse est principalement structurée par cinq questions qui mesurent une opinion générale sur l'UE, notamment tout ce qui concerne le sentiment d'une distance entre l'UE et ses citoyens : l'image positive ou négative de l'UE, la satisfaction vis-à-vis du fonctionnement de la démocratie dans l'UE, l'attachement à l'UE, la confiance dans l'UE, l'opinion selon laquelle la voix des citoyens devrait être davantage prise en compte dans l'UE et l'opinion selon laquelle sa propre voix compte dans l'UE. Les travaux de science politique consacrés à la question du soutien des citoyens aux systèmes politiques et à la légitimité populaire ont montré depuis longtemps que le soutien politique, la légitimité et la confiance entretiennent des liens très étroits⁸. Si l'on classe les pays le long de cette première dimension **on voit à quel point la première fracture qui clive l'Europe est d'abord et avant tout nationale : les 27 pays forment une mosaïque, un continent divisé en sous-zones géographiques. Aux deux extrémités de cette première division s'opposent les pays les plus favorables (à la gauche du graphique 3) et les pays les moins favorables (à la droite du graphique 3) aux logiques de l'intégration européenne. Dans le premier groupe, on trouve (par ordre décroissant de soutien à l'UE) l'Irlande, le Portugal, Malte, la Pologne, la Croatie, le Danemark, la Hongrie; dans le second groupe (par ordre décroissant d'opposition à l'Europe), la Grèce, la France, la Finlande, la Lettonie, Chypre, les Pays-Bas, la République tchèque.**

Entre ces deux groupes de pays fortement opposés, on trouve deux groupes de pays dont les opinions publiques sont dans une situation intermédiaire, avec une

⁸. Sur les liens entre ces concepts, voir : TROCA, M. RAMON MONTERO, J. (eds.) (2006), *Political disaffection in contemporary democracies. Social capital, institutions and politics*. London, Routledge

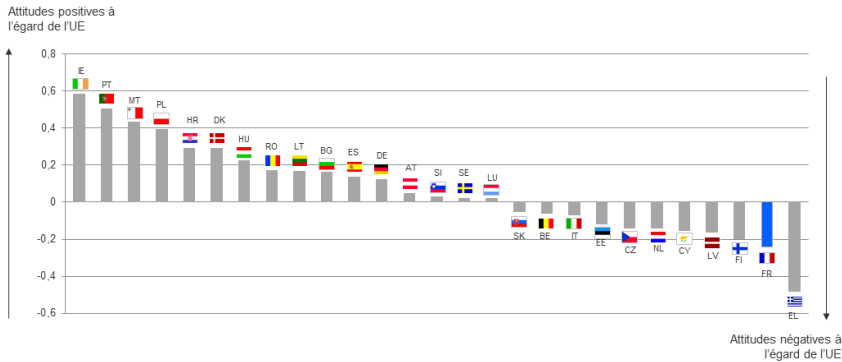
tendance soit plutôt positive, soit plutôt négative. Cette géographie des opinions relatives à un niveau de soutien général à l'UE montre tout d'abord à quel point près de quinze années de crises successives (de la crise financière de 2007/2008 à la crise de la Covid) ont profondément rebattu les cartes auxquelles les analyses de l'opinion publique européenne étaient habituées.

Cette géographie n'est pas la seule fracture qui caractérise l'espace européen des opinions vis-à-vis de l'Union européenne. Une importante fracture sociale pèse également de tout son poids : partout en Europe, l'intégration européenne est négativement perçue par les classes populaires, les ouvriers, les chômeurs, ceux qui ont terminé leurs études avant l'âge de 16 ans. Se sentir exclu socialement, exposé au risque du chômage, appartenir aux catégories les moins favorisées correspond très largement à une représentation de l'Europe et de son intégration économique comme une menace de perte des protections sociales nationales.

Si les clivages sociologiques pèsent d'un poids très lourd pour comprendre la mosaïque des attitudes des Européens vis-à-vis de l'UE, **ces clivages se retrouvent bien évidemment à l'intérieur de chaque pays et c'est particulièrement le cas en France**, comme nous le verrons par la suite. Pour le moment, retenons que la France confirme ici sa place parmi le groupe des pays les moins favorables à l'UE. Ce résultat est très robuste mais rappelons qu'il s'agit ici d'une **analyse relative aux dimensions les plus générales du soutien à l'UE. Le questionnaire de l'Eurobaromètre Standard 95 comporte de nombreuses autres dimensions qui vont permettre de montrer que, sur certains points, les Français ne sont pas unanimement et uniquement négatifs vis-à-vis de l'UE même si le jugement général est très sombre.**

Une seconde analyse multivariée a été conduite pour **mieux comprendre les logiques individuelles du soutien à l'UE**. Nous avons jusqu'ici comparé les positions moyennes des pays. Mais **les résultats obtenus se maintiennent-ils si l'on cherche à classer non plus les pays mais les citoyens interrogés dans l'Eurobaromètre 95 du printemps 2021 (en catégories) et que l'on se demande à quelle catégorie appartiennent avant tout les Français ?** Pour répondre à cette seconde grande question, nous avons réalisé une analyse typologique. Basée sur les résultats de l'analyse factorielle, cette analyse typologique est une analyse de classification visant à **identifier des groupes ou des « classes » (des clusters).**

GRAPHIQUE 3 ■ Echelle d'attitude négative vis-à-vis de l'UE



Source : Eurobaromètre Standard 95, analyses réalisées par les auteurs

On peut alors identifier quatre groupes ou profils de réponses aux 13 indicateurs utilisés pour cette analyse. Le premier, le plus nombreux, est celui des citoyens positifs vis-à-vis de l'UE et représente 36% de l'ensemble des réponses collectées par l'Eurobaromètre 95, sur un ensemble de pays plus large que les seuls pays de l'UE ; **le second groupe représente les citoyens négatifs vis-à-vis de l'UE** et représente 34% des personnes interrogées ; le troisième groupe est celui des citoyens plutôt positifs, et il pèse 16% ; enfin, le quatrième groupe, celui des opinions plutôt négatives représente 14% des personnes interrogées. **Les Français se répartissent ainsi : 32% appartiennent au premier groupe, 35% au second groupe, 16% au troisième groupe et 17% au dernier groupe.** A titre de comparaison, les Allemands sont 38% dans le premier groupe, 30% dans le second, 24% dans le troisième et seulement 8% dans le quatrième groupe. Si l'on regroupe les réponses positives et les réponses négatives en deux catégories seulement, on voit que 62% des Allemands sont dans la catégorie des opinions positives alors que ce n'est le cas que de 48% des Français.

Par rapport aux analyses que nous avons réalisées précédemment, on voit que la France maintient sa position de pays dont l'opinion publique est négative vis-à-vis de l'UE. Il convient néanmoins de rappeler que seules les opinions les plus générales vis-à-vis de l'UE ont été analysées ici. Comme nous allons le voir plus loin, les données de l'Eurobaromètre 95 permettent d'aller plus loin et même de faire apparaître des logiques d'opinions plus ambivalentes vis-à-vis de l'UE en France, notamment depuis la crise de la Covid-19.

2 ■ UN EUROSCEPTICISME TRÈS FORT MAIS COMPLEXE ET LOIN D'ÊTRE SYSTÉMATIQUE

Ces analyses montrent la position plus critique de la moyenne des Français par rapport aux citoyens des autres pays, tout en rappelant que ce positionnement, loin d'être binaire et univoque, situe un grand nombre de Français dans une attitude plus ambivalente. Cela se traduit par des contrastes importants, sortes de mouvements de bascule qui aboutissent à ce que, tout en détenant des records d'opinions négatives sur certaines dimensions, les Français peuvent à l'occasion se situer au-dessus de la moyenne, et exprimer très majoritairement des attitudes proeuropéennes. Plutôt que d'y voir des contradictions, il est utile de regarder où et pourquoi se produit la bascule. Comme souligné plus haut, le balancier penche clairement du côté négatif s'agissant de la confiance. Cela vaut non seulement pour la confiance dans l'Union européenne évoquée ci-dessus, mais pour la plupart des questions de confiance dans les institutions européennes : lorsqu'ils s'expriment sur la confiance que leur inspirent la Commission européenne et le Parlement européen, les réponses des Français classent leur pays à l'avant dernière place avant la Grèce. Notons que le mot confiance pèse probablement autant que le mot européen dans ces résultats. Les Français se distinguent aussi comme les citoyens les plus sévères quand il s'agit d'exprimer leur confiance dans leur gouvernement ou les partis politiques. De même, la France est parmi les derniers du classement européen quand il s'agit de qualifier la situation de l'économie européenne, ou de dire si l'Europe comme leur pays va « dans la bonne direction ».

Cette morosité qui situe les Français parmi les peuples dubitatifs et insatisfaits ne s'applique donc pas uniquement aux sujets européens. Ponctuellement, on constate néanmoins un grief spécifiquement adressé à l'Europe : la France apparaît dans l'Eurobaromètre 95 comme le pays le plus sévère, Grèce exceptée, sur le fonctionnement de la démocratie en Europe (47% s'en déclarent satisfaits). Le jugement des Français est meilleur, quoique médiocre, concernant la démocratie dans leur propre pays (55%, quand la moyenne européenne est de 59%).

A l'inverse, sur un certain nombre de dimensions testées dans les enquêtes Eurobaromètre, la France ne se distingue pas par le caractère rétif ou eurosceptique de ses habitants. C'est le cas pour l'une des questions les plus cruciales : **interrogés sur la possibilité que leur pays puisse mieux faire face à l'avenir en dehors de l'Europe, 31% des Français, soit le 10^{ème} rang européen, expriment cette croyance, contre 59% qui la réfutent.** La France est ici proche de la moyenne. C'est également le cas quand il s'agit d'approuver que plus de décisions soient prises au niveau européen. 56% des Français approuvent cette idée. C'est du reste aussi le cas en Grèce (59%), dont la population exprime par ailleurs une défiance à l'égard de l'Europe proche de celle des Français. Il est ici intéressant de noter que le club des rétifs est constitué de la Suède, de la Finlande et du Danemark. Dans le détail, les Français expriment un soutien très majoritaire en Europe en faveur d'une politique commune de défense ou d'une politique commune en matière de migration. Et 74% des Français soutiennent le principe d'une union monétaire et de la monnaie commune.

Les Français sont également très nombreux (81% dans l'Eurobaromètre Standard du printemps 2019) et au-dessus de la moyenne de l'UE (78%) pour réclamer que davantage de décisions soient prises au niveau européen en matière d'environnement. L'environnement et le défi climatique en particulier constituent un thème caractéristique où l'UE est attendue parce que, selon les Français, elle dispose de la taille critique indispensable pour agir au bon niveau. Il est ainsi des sujets qui sont spécifiquement mis à l'agenda européen. Cela apparaît notamment dans la comparaison entre les principaux sujets de préoccupation 'pour la France' et 'pour l'Union européenne', suivis par deux questions de l'Eurobaromètre Standard. Cités par 20% des Français comme étant l'un des deux principaux problèmes du pays (quatrième rang), l'environnement et le changement climatique sont identifiés par 28% comme un problème pour l'UE (1^{er} rang).

TABLEAU 1 ■ Les problèmes les plus importants selon les Français

AUXQUELS LA FRANCE DOIT FAIRE FACE	AUXQUELS L'UE DOIT FAIRE FACE
Le chômage 26%	L'environnement et le changement climatique 28%
L'insécurité 21%	L'immigration 26%
La santé 21%	La situation économique 25%
L'environnement et le changement climatique 20%	La santé 16% Le terrorisme 16%

Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 95

Le décalage est encore plus frappant s'agissant de l'immigration, en seconde position (26%) des problèmes auxquels on estime que l'UE est confrontée, quand il ne figure qu'au 8ème rang (13%) des problèmes pour le pays. Le fait qu'il y ait un décalage entre les deux agendas fixés par les citoyens pour le pays et par l'UE souligne que l'Union européenne est attendue, et son utilité au moins théorique reconnue, sur deux défis dont l'un, l'environnement, ne cesse de gagner en importance.

2.1 ■ Les ambivalents vis-à-vis de l'Europe, révélateurs de ses vertus et de ses faiblesses

Si la France se distingue par les avis négatifs de ses habitants sur de nombreux thèmes relatifs à l'Europe, il n'en reste pas moins que, ponctuellement, les attitudes proeuropéennes peuvent rassembler près des ¾ des Français. Ces variations entre attitudes pro et antieuropéennes sont souvent le fait d'individus ambivalents à l'égard de l'Europe, quand les citoyens aux vues plus affirmées expriment en général des opinions plus homogènes et cohérentes.

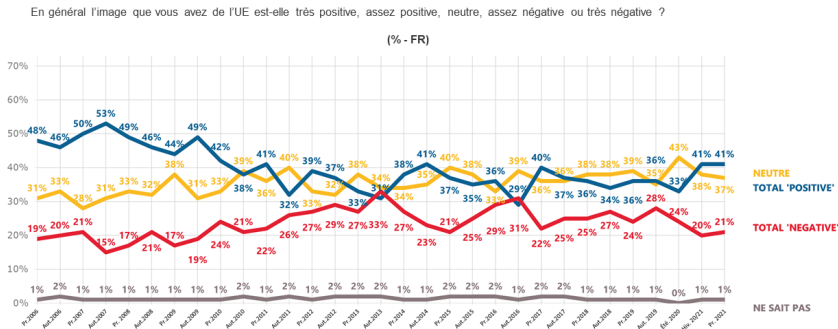
Pour en rendre compte nous nous sommes appuyés sur une question classique de l'Eurobaromètre Standard qui invite les personnes interrogées à dire quelle image elles ont de l'Union européenne : positive, négative ou neutre ?

Sur les 27 pays de l'UE, les réponses se répartissent comme suit : 45% positive, 16% négative, 38% neutre. Les avis positifs ont progressé d'une quinzaine de points **depuis 2011**, sans retrouver le niveau antérieur à la crise financière, autour de 50%. **En France aussi la moitié des habitants avaient une image positive de l'UE** (53% à l'automne 2007), **et comme pour la moyenne de l'UE cette proportion a baissé de 20 points** (31% à l'automne 2013). Mais elle ne s'est améliorée significativement que très récemment, à l'occasion de la crise pandémique, et s'établit aujourd'hui à 41% d'avis positifs, 21% de jugement négatifs, et 37% de neutres.

À l'aune de cette question, **la France est davantage coupée en trois qu'en deux sur la question européenne et cette lecture est à la fois plus proche de la réalité du rapport des Français à l'Europe** et plus éclairante pour en décortiquer les mécanismes :

- **Confirmant les constats rappelés plus haut, les personnes qui émettent un jugement positif sont plus nombreuses chez les plus jeunes, les catégories**

GRAPHIQUE 4 ■ Image de l'UE en France



Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 95

les plus aisés et les urbains, et ceux qui ont poursuivi leurs études jusqu'à l'âge de 20 ans et au-delà. S'ils n'échappent ni à la morosité ambiante, ni à la défiance qui prévaut en France, ils expriment des jugements « europhiles » sur quasiment toutes les dimensions testées dans les enquêtes Eurobaromètre Standard.

- **Les personnes qui ont une image négative de l'Europe se recrutent parmi les moins diplômés, les ouvriers et les chômeurs, ceux qui éprouvent les plus grandes difficultés financières et, fait assez nouveau, chez les plus âgés. Les hommes sont plus enclins que les femmes à exprimer une opinion négative. On les trouve plus souvent à droite, quand les partisans de l'Europe penchent davantage à gauche.** Ils renforcent toutes les positions critiques à l'égard de l'UE énoncées plus haut, sans pour autant se montrer systématiquement critiques. Par exemple ils soutiennent majoritairement les politiques communes de défense, d'énergie et même de migration, et s'ils soutiennent du bout des lèvres la monnaie commune, ils se réjouissent du droit pour les citoyens européens de vivre et de travailler partout en Europe.

Entre les inconditionnels et les eurosceptiques, les neutres ont aussi leurs caractéristiques sociologiques. Plus souvent des femmes, ni aisés ni gênés, peu caractérisés politiquement, et plus jeunes que la moyenne. Mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est de comprendre comment et sur quelles dimensions ces

personnes qui ont un jugement équilibré sur l'UE vont tantôt renforcer le camp des eurosceptiques, tantôt se rallier aux europhiles.

En effet ce sont eux qui nous fournissent les clefs de compréhension des différentes attitudes vis-à-vis de l'Europe. S'appuyant sur un cumul des deux dernières enquêtes Eurobaromètre Standard de l'hiver 2020-2021 (EB 94) et du printemps 2021 (EB95), l'analyse qui suit consiste à étudier comment les « neutres » quant à l'image de l'Europe, vont tantôt se rapprocher des « positifs » tantôt répondre comme les « négatifs ». Plus précisément, parce que parmi ces ambivalents se trouvent beaucoup de gens qui n'ont tout simplement pas d'avis ou manifestent de l'indifférence à l'égard de toutes ces questions, nous faisons porter ces comparaisons sur les personnes qui, tout en exprimant un jugement neutre, nous indiquent aussi parler au moins occasionnellement de politique européenne. Ce sont ces « ambivalents » dont nous nous efforcerons de comprendre comment ils peuvent basculer d'attitudes pro européennes à anti européennes.

2.2 ■ Ouverture aux autres et adhésion aux principes

Une première caractéristique de ces 'ambivalents', qui les rapproche des 'positifs', c'est leur degré d'ouverture, et leur massive adhésion à la libre circulation et au droit de travailler comme de vivre dans tous les Etats membres. Ils se distinguent des négatifs par le fait qu'un peu moins de la moitié d'entre eux estiment que « dans l'UE, les gens ont beaucoup de choses en commun », ce que réfutent massivement les 'négatifs'.

TABLEAU 2 ■ Attitudes vis-à-vis de l'ouverture

QUESTIONS	ITEMS	IMAGE DE L'UE		
		POSITIFS	AMBIVALENTS	NÉGATIFS
La libre circulation des citoyens de l'UE qui peuvent vivre, travailler, étudier et faire des affaires partout dans l'UE	Pour	94%	84%	69%
Dans l'UE, les gens ont beaucoup de choses en commun	Total 'd'accord'	56%	40%	25%

Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 94 & 95

Une autre caractéristique de ces ‘ambivalents’ réside dans leur soutien très majoritaire aux différentes politiques communes. Même si les eurosceptiques peuvent s’y rallier également, les ambivalents s’en détachent et expriment des soutiens plus proches de ceux des europhiles. Sur le principe de « prendre davantage de décisions au niveau de l’UE », 56% des ‘ambivalents’ y sont favorables, 21 points de plus que les eurosceptiques.

TABLEAU 3 ■ Attitudes vis-à-vis des politiques communes

QUESTIONS	ITEMS	IMAGE DE L’UE		
		POSITIFS	AMBIVALENTS	NÉGATIFS
Une union économique et monétaire européenne avec une seule monnaie, l’euro	Pour	85%	70%	49%
Une politique énergétique commune des États membres de l’UE	Pour	94%	74%	52%
Une politique européenne commune en matière de migration	Pour	80%	67%	52%
Une politique de sécurité et de défense commune des États membres de l’UE	Pour	86%	74%	53%
La politique commerciale commune de l’UE	Pour	82%	63%	47%
Plus de décisions devraient être prises au niveau de l’UE	Total 'd'accord'	73%	56%	35%

Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 94 & 95

Enfin, **on observe chez les ‘ambivalents’ une position qui les distingue nettement des négatifs** : sur la question cruciale consistant à dire si la France ferait mieux face à l’avenir en étant hors de l’UE, ils la récuse à 61%, alors qu’une majorité des ‘négatifs’ croient que la France s’en sortirait mieux hors de l’UE. Ils sont également majoritaires, mais à mi-chemin entre les europhiles et les eurosceptiques, **pour estimer que la voix de l’Union européenne compte dans le monde**. Or il s’agit là d’une dimension importante pour un certain nombre de Français, qui voient en l’Europe un moyen de s’opposer, avec plus de chance de succès que la France isolée, à d’autres puissances perçues aujourd’hui comme particulièrement inquiétantes ou menaçantes. En revanche, seule la moitié d’entre eux estiment que l’UE dispose de suffisamment de pouvoir pour défendre ses intérêts. Ils sont davantage convaincus que les intérêts de la France sont bien pris en compte dans l’UE, et ce sentiment est en nette progression depuis 2019.

TABLEAU 4 ■ Influence et appartenance

QUESTIONS	ITEMS	IMAGE DE L'UE		
		POSITIFS	AMBIVALENTS	NÉGATIFS
(NOTRE PAYS) pourrait mieux faire face au futur s'il/elle était en dehors de l'UE	Total 'Pas d'accord'	83%	61%	28%
La voix de l'UE compte dans le monde	Total 'd'accord'	84%	65%	45%
L'UE a suffisamment de pouvoir et d'outils pour défendre les intérêts économiques de l'Europe dans l'économie mondiale	Total 'Pas d'accord'	67%	48%	40%
Les intérêts de la France sont bien pris en compte dans l'UE	Total 'd'accord'	77%	54%	27%

Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 94 & 95

Sur un certain nombre de dimensions, les personnes qui adoptent cette position intermédiaire d'un jugement « neutre » sur l'Union européenne sont équidistants entre les europhiles et les eurosceptiques. C'est le cas quand il s'agit de dire si l'Union européenne est « tournée vers l'avenir », ou quand il s'agit d'exprimer leur optimisme quant à l'avenir de l'UE. Ils se montrent partagés sur ces questions qui opposent nettement europhiles et eurosceptiques.

2.3 ■ Défiance et déception

Sur certains aspects, et non des moindres, les 'ambivalents' se rapprochent en revanche nettement de l'opinion de ceux qui ont une mauvaise image de l'Europe. Cela s'applique notamment aux différentes dimensions de la confiance mesurées dans l'Eurobaromètre. Tandis que plus des deux tiers des personnes qui ont une bonne image de l'Union européenne expriment leur confiance dans les différentes institutions, c'est le cas seulement d'un tiers des Français ambivalents qui, à ce titre, penchent plutôt vers la défiance, massive, des détracteurs de l'UE. Lorsqu'il s'agit d'exprimer leur niveau de confiance dans l'Union européenne au sens large, ils se situent 38 points en dessous des europhiles, leur défiance n'étant que de 23 points inférieure à celle des eurosceptiques.

TABLEAU 5 ■ Les dimensions de la confiance

QUESTIONS	ITEMS	IMAGE DE L'UE		
		POSITIFS	AMBIVALENTS	NÉGATIFS
Confiance dans la Commission européenne	Plutôt confiance	64%	34%	10%
Confiance dans le Parlement européen	Plutôt confiance	64%	36%	12%
Confiance dans l'UE	Plutôt confiance	67%	29%	6%

Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 94 & 95

Ce constat peut être sinon nuancé du moins expliqué par une certaine propension, de la part de ces citoyens ambivalents, à se méfier non seulement des institutions mais de l'avenir. Leur pessimisme à l'égard de la situation économique de leur pays comme de l'Europe est proche de celui des eurosceptiques, nettement supérieur à celui des europhiles qui pourtant ne brillent pas par leur enthousiasme. Leur sentiment que les choses ne vont pas dans la bonne direction dans l'UE est massif, et cette inquiétude les rapproche, là encore, des eurosceptiques.

TABLEAU 6 ■ Perception de la situation et perspectives d'avenir

QUESTIONS	ITEMS	IMAGE DE L'UE		
		POSITIFS	AMBIVALENTS	NÉGATIFS
La situation de l'économie française	Total 'Bonne'	36%	20%	11%
La situation de l'économie européenne	Total 'Bonne'	39%	22%	14%
Les choses vont dans la bonne direction ou dans la mauvaise direction dans l'UE	Bonne	50%	20%	5%

Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 94 & 95

Enfin, une singularité nous éclaire sur l'ambivalence de ces citoyens mitigés. Les enquêtes Eurobaromètre Standard posent deux questions sur un même objet, l'une consistant à demander si le qualificatif « démocratique » s'applique bien à l'Europe, l'autre si l'on est satisfait du fonctionnement de la démocratie dans l'Union européenne. Les partisans de l'Europe sont largement convaincus de son caractère

démocratique (82%) et la majorité d'entre eux (69%) jugent que cette démocratie européenne fonctionne. Les détracteurs de l'UE sont tout aussi cohérents. Récusant le qualificatif « démocratique » que seuls 29% lui attribuent, quand 15% se satisfont du fonctionnement démocratique. On observe que, dans les deux catégories, le jugement sur le fonctionnement de la démocratie est d'un peu plus d'une dizaine de points inférieur à l'attribution de ce qualificatif à l'Europe. **Chez les 'ambivalents', la décote est de 22 points. 63% jugent l'Europe démocratique, mais 41% se satisfont de la manière dont la démocratie y fonctionne.**

TABLEAU 7 ■ UE et démocratie

QUESTIONS	ITEMS	IMAGE DE L'UE		
		POSITIFS	AMBIVALENTS	NÉGATIFS
Démocratique	Total 'Décrit bien' l'UE	82%	63%	29%
Le fonctionnement de la démocratie dans l'UE	Total 'Satisfait(e)'	69%	41%	15%

Source : Kantar Public pour la Commission européenne - Eurobaromètre Standard 94 & 95

Ce décalage résume bien l'ambivalence de ces personnes basculant d'un bord à l'autre dans leur perception de l'Europe : l'idée est belle, mais ça ne marche pas comme ils le souhaiteraient. Cette Europe qu'ils n'envisagent pas de quitter, se montrant bien plus convaincus que les eurosceptiques des nécessités de la coopération internationale, ils ont souvent l'impression d'en constater davantage les limites que les vertus. Ils ont un problème relationnel avec une Europe qui leur échappe.

2.4 ■ Méconnaissance et éloignement

Un dernier angle de cette comparaison entre les pros, les ambivalents et les antis donne une clef de compréhension de la manière dont l'adhésion de principe peut être commuée en méfiance chez des gens qui ne veulent plus être déçus ou bernés. Les proeuropéens ont le sentiment de bien comprendre comment fonctionne l'Europe. Les eurosceptiques, les ambivalents, beaucoup moins. Mais chacun s'accorde à dire que l'Europe est « éloignée », et à reconnaître ne pas être très bien informé sur les questions européennes.

TABLEAU 8 ■ Connaissance et proximité

QUESTIONS	ITEMS	IMAGE DE L'UE		
		POSITIFS	AMBIVALENTS	NÉGATIFS
Je comprends le fonctionnement de l'UE	Total 'd'accord'	68%	49%	44%
Eloignée	Total décrit bien l'UE	42%	51%	64%
En général, dans quelle mesure pensez-vous être bien informé(e) ou pas sur les questions européennes ?	Total Bien	39%	33%	16%

Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 94 & 95

C'est un élément majeur du rapport des Français à l'Europe, car il s'agit d'une des dimensions sur laquelle la France occupait en début d'année 2021 (Eurobaromètre 94, hiver 2020/2021) le dernier rang parmi les 27. A peine un quart (26%) des Français se disaient bien informés sur les questions européennes, à comparer à 40% en moyenne de l'UE 27. Seuls 39% des pro-Européens se disaient bien informés. Leur conviction européenne est suffisamment bien arrimée pour que cela n'ait pas de conséquence sur leur adhésion, qui fait partie de leur identité politique. Les antis n'ont pas besoin d'en connaître davantage, leur conviction est faite. Chez les ambivalents, l'adhésion de principe au projet, dans sa dimension d'ouverture et de coopération, est trop peu nourrie de preuves pour pouvoir s'accommoder de cette méconnaissance et de cet éloignement. Les « ambivalents » sont à ce titre une parfaite illustration de la distinction évoquée au début de cette étude entre le soutien diffus, reposant sur des principes et des valeurs, et le soutien spécifique, qui s'appuie sur des constats quant à la performance perçue des politiques menées.

2.5 ■ La perception de l'UE en France s'est nettement améliorée à l'occasion de la crise sanitaire

A ce stade il est essentiel de souligner que, si la France continue d'occuper le dernier rang sur le niveau d'information ressenti, la crise de la Covid-19 a été l'occasion d'une amélioration de 7 points de cet indicateur. A la différence des crises précédentes, celle des dettes souveraines et celle des migrants, la pandémie et

les politiques proposées par l'UE sur le plan économique puis sur la fourniture de vaccins, quoique fort critiquées à plusieurs reprises, se sont soldées par l'amélioration nette d'un certain nombre d'indicateurs, à l'échelle européenne mais également en France. L'UE est à cette occasion devenue plus concrète, et par conséquent perçue comme plus efficace, moins éloignée, davantage digne de confiance et finalement plus lisible. A ce titre, la crise sanitaire et la réponse européenne constituent une sorte de cas d'école des mécanismes susceptible d'améliorer significativement l'image de l'UE. Ici, c'est bien le soutien spécifique qui s'est vu renforcé, notamment par la capacité à concrétiser un objectif tangible, la fourniture de vaccins, face à un enjeu dont l'importance ne faisait pas de doute, pas plus que la légitimité de l'UE à s'en emparer. L'atteinte de l'accord de l'été 2020 sur les plans de soutiens aux économies sinistrées (NextGenerationEU) a également favorablement tranché avec les divisions déplorées lors des crises précédentes.

TABLEAU 9 ■ Evolution des indicateurs de perception de l'UE en France et en Europe 2019-2020

QUESTIONS	ENSEMBLE DES FRANÇAIS			ENSEMBLE DES EUROPÉENS		
	AUTOMNE 2019	PRINTEMPS 2021	EVOLUTION	AUTOMNE 2019	PRINTEMPS 2021	EVOLUTION
Démocratique - 'Décrit bien' l'UE	53%	61%	+8	64%	69%	+5
Tournée vers l'avenir - 'Décrit bien' l'UE	44%	56%	+12	55%	63%	+8
Protectrice - 'Décrit bien' l'UE	45%	51%	+6	56%	59%	+3
Efficace - 'Décrit bien' l'UE	24%	34%	+10	41%	46%	+5
Eloignée - 'Décrit mal' l'UE	31%	36%	+5	37%	42%	+5
Je comprends le fonctionnement de l'UE	47%	54%	+7	59%	63%	+4
Confiance dans l'UE	32%	36%	+4	43%	49%	+6

Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 92 & 95

La plupart de ces indicateurs se sont davantage améliorés en France que dans le reste de l'UE. Ce n'est cependant pas le cas de la confiance, si bien qu'aujourd'hui encore la France figure parmi les derniers pays (avec la Grèce) sur l'échelle de la confiance. Pays fondateur et deuxième puissance économique de l'UE, elle apparaît aussi comme l'un des pays où le fonctionnement de l'Europe est le moins compris. C'est à la fois un paradoxe et un handicap. On peut en blâmer les médias qui ne joueraient pas leur rôle, ou le personnel politique national, qui tendrait

à s'approprier les bénéfices de l'action de l'UE pour n'en souligner que les manques et les contraintes, ou encore la faible place faite à l'Europe dans notre système éducatif. Mais ce sont là des explications insuffisantes, et il serait naïf de penser que la France serait le seul pays où les médias éviteraient les sujets âpres, où les élus tireraient la couverture à eux et chercheraient des boucs émissaires faciles. Il faut qu'il y ait autre chose qui fasse obstacle à l'appropriation par les Français du modèle politique européen et de ses modes de fonctionnement.

3 ■ COMMENT EXPLIQUER L'AMBIGÜITÉ DES RAPPORTS ENTRE LES FRANÇAIS ET L' « EUROPE » ?

De nombreuses analyses ont cherché à éclairer cette relation particulière entre la France et l'Europe que ce soit d'un point de vue historique⁹, de science politique¹⁰ ou encore philosophique¹¹. Au-delà de ces différentes lectures, le facteur « culturel » mérite une attention particulière. On sait que l'Europe est un « produit national », que « la diversité des motivations des Etats » est une réalité durable. Elle s'exprime par des visions distinctes, dont la nature idéale est tempérée par la confrontation avec celles des partenaires. Chaque Etat a ses propres attentes mais la similarité des démarches est frappante¹². Dans une telle perspective, Zbigniew Brzezinski avait décrit dans des termes limpides la vision française de l'Europe : « A travers la construction européenne, la France vise la réincarnation, l'Allemagne la rédemption. (...) L'Europe fournit à la France le moyen de renouer avec sa grandeur passée (...). La création d'une « véritable » Europe « de l'Atlantique à l'Oural », selon les termes du général de Gaulle – vise à mettre un terme à cette situation inadmissible. Et ce projet, puisqu'il doit être conduit depuis Paris, rendra à la France la grandeur qui, selon ses citoyens, correspond à la destinée élective de la nation »¹³.

C'est précisément cette logique de « réincarnation » ou de « projection »¹⁴ nationale qui nourrit l'ambivalence des rapports de la France à l'Europe : ou bien

9. Voir notamment, BOSSUAT, G. (2005), *Faire l'Europe sans défaire la France. 60 ans de politique d'unité européenne des gouvernements et des présidents de la République française (1943-2003)*, Bruxelles, P.I.E-Peter Lang, coll. « Euroclio. Etudes et documents » ; et DULPHY, A., MANIGNAD, C. (2006), *La France au risque de l'Europe*, Armand Colin

10. BOY, D., CAUTRÈS, B., SAUGER, N. (2009), *Les Français, des Européens comme les autres ?*, Presses de Sciences Po

11. LACROIX, J. (2008), *La pensée française à l'épreuve de l'Europe*, Grasset

12. Cf. FOUCHER, M. (2000), *La République européenne*, Belin, p. 66-68

13. SZBIGNIEW BRZEZINSKI, *The Grand Chessboard* (trad. française, Hachette, « Pluriel », 1997), p. 91-92

14. Nous avons complété cette lecture en distinguant quatre logiques à l'œuvre dans les rapports qu'entretiennent les différents Etats avec la construction européenne : à côté des logiques de « réincarnation » et de « rédemption », celles de « sublimation » (c'est-à-dire une volonté de transformation rapide d'un état – ici politique et économique – dans un autre) qui correspond assez bien aux pays du Sud de l'Europe et aux pays d'Europe centrale et orientale qui ont rejoint un espace positivement connoté, aussi bien sur le plan économique que sur le plan politique) et d'« optimisation » (qui correspond[ait] assez bien à la démarche plus « utilitariste » du Royaume-Uni et de manière générale des pays de l'AELE), in BERTONCINI, Y. et CHOPIN, T. (2010), *Politique européenne. Etats, pouvoirs et citoyens de l'Union européenne*, Presses de Sciences Po-Dalloz, coll. « Amphis », première partie, chapitre 2.

cette dernière est alors perçue comme un « instrument » au service de la France (c'est l'Europe comme « levier d'Archimède », chère au général de Gaulle) ; ou bien elle agit comme un révélateur ou un miroir déformant de la fameuse « exception française », en Europe aussi, comme en avait témoigné le référendum du 29 mai 2005¹⁵. Pascal Perrineau l'a exprimé à nouveau récemment dans ces termes : « Nombre de nos concitoyens semblent utiliser l'Europe comme un écran noir sur lequel ils projettent leurs inquiétudes économiques, sociales et identitaires. L'Europe, dans un premier temps perçue comme une instance de projection positive des rêves de paix et de croissance dans les trois décennies qui suivirent le traité de Rome (1957), est peu à peu devenue un bouc émissaire des difficultés françaises. A droite comme à gauche, et particulièrement à l'extrême des deux camps, de nombreuses forces politiques en ont fait une arme politique. L'Europe incarne à la fois un mal bureaucratique, un mal néolibéral, un mal cosmopolite, un mal interventionniste »¹⁶.

Cette logique nationale de projection révèle des traits culturels spécifiques qui peuvent être regroupés de la manière suivante :

- une culture politique et institutionnelle unitaire en déphasage avec l'univers polyarchique de l'UE ;
- une vision économique défiante vis-à-vis du libéralisme et donc difficilement compatible avec le marché européen ;
- et une identité gallicane mal à l'aise dans l'Union à 27.

Ces spécificités françaises s'inscrivent dans la longue durée comme dans l'histoire des dernières décennies, qui ont vu la naissance et le développement de la « construction européenne »¹⁷.

3.1 ■ Une culture politique unitaire en décalage avec la culture européenne du compromis

Une première spécificité culturelle française semble constituer un facteur explicatif important pour rendre compte du rapport des Français à l'UE: une conception unitaire de la souveraineté et de la « volonté générale ».

¹⁵. Voir BERTONCINI, Y. et CHOPIN, T. (2005), « Impressions de campagne. Le référendum du 29 mai 2005 et le malaise culturel français », in *Le Débat*, n°137, novembre-décembre 2005

¹⁶. PERRINEAU, P. (2019), *Le Grand écart. Chronique d'une démocratie fragmentée*, Plon, p. 33-34

¹⁷. CHOPIN, T. (2008), *France-Europe. Le bal des hypocrites*, Editions Saint-Simon

A l'inverse, l'organisation et la culture institutionnelles d'un pays tel que l'Allemagne contemporaine reposent sur une conception pluraliste de la souveraineté (organisation fédérale), la centralité des institutions indépendantes (importance du tribunal constitutionnel, rôle de la Bundesbank) ainsi que sur une large pratique du compromis et de la coalition. Cette deuxième conception est beaucoup plus en phase avec un univers communautaire fondé sur les « petits pas », le pragmatisme et le compromis. La « passion française pour l'unité » du pouvoir a tendance à nourrir une réticence à l'égard du partage du pouvoir comme du compromis et ne contribue pas à faciliter le rapport des Français à l'Europe.

Cette matrice politique a des conséquences importantes qui impactent négativement le rapport de beaucoup de Français à l'UE :

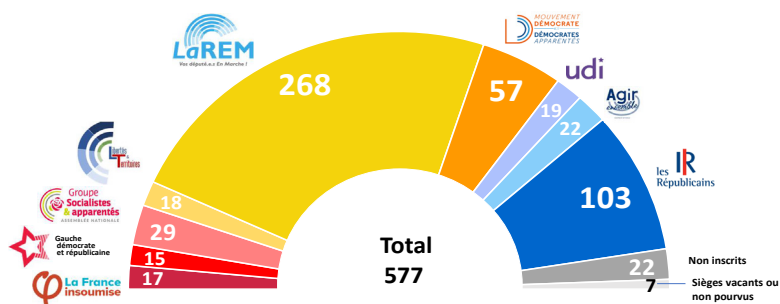
- Tout d'abord, **la difficulté à concevoir que des décisions publiques ne soient pas nécessairement le fruit d'un acte de volonté centralisée, mais plutôt le résultat de négociations qui doivent aboutir à des compromis négociés** et adoptés entre une diversité de partenaires. Cette représentation négative du compromis empêche, dans une certaine mesure, beaucoup de Français de percevoir et d'accepter que les décisions européennes résultent nécessairement d'un accord entre une pluralité d'acteurs ; et qu'un seul pays, aussi « grand » soit-il, ne peut imposer sa « vision » ou ses « vues » aux autres. La culture du compromis est beaucoup moins ancrée en France que dans d'autres pays, par exemple en Allemagne et dans d'autres pays fédéraux, où le partage du pouvoir est ancré dans les mentalités¹⁸ ;
- Ensuite, **dans un pays où l'Etat est censé incarner et défendre l'intérêt général, la difficulté à admettre et à reconnaître la légitimité de la défense des intérêts particuliers pèse négativement sur l'image de l'univers communautaire**, qui accorde une large place aux groupes d'intérêts et aux jeux d'influence ainsi qu'au lobbying ;

¹⁸. Pascal LAMY avait souligné cet aspect de la culture politique française dans des termes très nets : « Le compromis ne fait pas partie des figures politiques admises en France (...). La culture politique française est mal à l'aise avec l'idée de compromis trop souvent connotée à la compromission (...). Notre culture politique reste fondée sur l'Etat (...) et est très éloignée de celle du compromis qu'appelle la construction européenne », entretien donné au journal *Le Monde*, 27 août 2005

- Enfin, **le modèle politique français de la V^e République, reposant traditionnellement sur une bipolarité liée au système majoritaire, est orthogonal, et même en contradiction, avec la gouvernance européenne et le système de coalitions majoritaires à géométrie variable** organisé traditionnellement autour du « compromis centriste » et du duopole entre les sociaux-démocrates (S&D) et les conservateurs du PPE. Le changement des rapports de force politiques et le degré plus important de fragmentation au sein du Parlement européen à l'issue des dernières élections européennes de mai 2019¹⁹ accroît cette distance entre les deux modèles politiques français et européen même si les clivages politiques se sont transformés à l'issue de l'élection présidentielle française de 2017 (Graphiques 5 et 6).

GRAPHIQUE 5 ■ Rapports de force partisans au sein de l'Assemblée nationale 2017-2022

Les groupes à l'Assemblée nationale



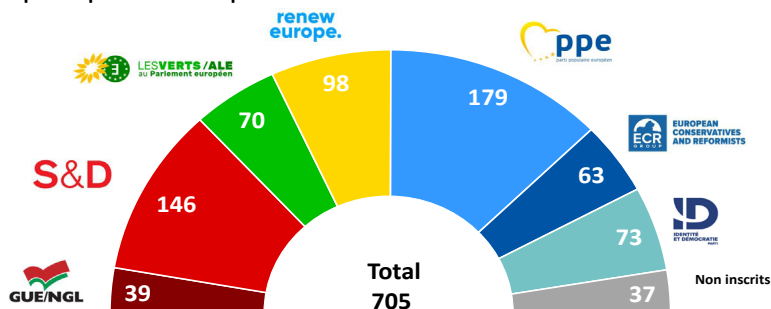
Source : Assemblée Nationale, novembre 2021

Jean-Louis Bourlanges a résumé on ne peut plus clairement les différences entre les deux cultures politique et institutionnelle européenne et française : tout d'abord : « l'opposition entre une culture européenne de l'altérité et une culture nationale de l'unité » ; « La deuxième différence, (...), touche à la tolérance et à l'esprit de parti. Il y a une culture européenne du respect des différences qui contraste avantageusement avec une culture nationale de la camaraderie vociférante.

¹⁹. Les élections européennes de mai 2019 ont été marquées par un changement notable des rapports de force politiques au sein du Parlement européen. Les deux principaux groupes politiques du Parlement européen (PPE et S&D) y ont perdu leur majorité absolue (ils ont désormais 45% des sièges contre 55% entre 2014 et 2019) sur fond de poussée des Libéraux et des Verts. La grande coalition PPE-S&D qui a historiquement gouverné l'Assemblée de Strasbourg (à l'exception de la période entre 1999-2004, où a émergé une coalition entre PPE et Libéraux) doit désormais s'élargir à d'autres partenaires

GRAPHIQUE 6 ■ Rapports de force partisans au sein du Parlement européen 2019-2024

Les groupes au parlement européen



Source : Parlement européen, novembre 2021

En Europe, on s'envisage. En France on se dévisage » ; la troisième différence réside dans l'opposition entre la « multipolarité du débat euro-parlementaire d'un côté » et la « bipolarité du débat national de l'autre » ; enfin, une culture européenne de la « négociation » contre une culture française de la « confrontation »²⁰.

L'une des questions que pose l'inscription frictionnelle de la France dans le cadre européen, c'est aussi celle de la solidité et de la pérennité du modèle politique français. Notre système politique n'est pas seulement l'un des moins compatibles avec le modèle européen. Il est aussi l'un des plus décriés sur son sol, la France tenant régulièrement le record d'Europe de la défiance à l'égard des partis politiques. Dès lors, il convient de se demander à quoi tient ce système : à l'attachement des Français du fait de son inscription historique dans notre imaginaire collectif ? Aux acteurs du champ politique : élus, élites dirigeantes, analyses et commentateurs ? Ou à nos institutions ? Dans le contexte de rejet que nous connaissons, il serait étonnant que les trois dimensions se superposent. Nous sommes très renseignés sur les risques de bascule des Français vers les modèles autoritaires et les tentations souverainistes, nous le sommes moins sur leur capacité à s'approprier des modes de fonctionnement davantage orientés vers la culture du compromis et la recherche du plus grand dénominateur commun. Une des raisons du discrédit de la politique en France, c'est que la difficile articulation du cadre européen avec le

20. BOURLANGES J.-L. (2018), « Un Parlement ne peut pas en cacher un autre », *Ena hors-les-murs*, n°484, octobre 2018 ; consultable en version électronique sur le site de l'Institut Jacques Delors : <https://institutdelors.eu/wp-content/uploads/2019/04/LEna-hors-les-murs-octobre-2018-3.pdf>

modèle Français et sa pierre angulaire, l'élection présidentielle, accroît la perte de lisibilité et les faux semblants. Les dégâts que produit cette dissonance sur l'image de l'Europe comme sur celle de la politique en France menacent et affaiblissent les deux systèmes, sans qu'il soit facile de dire qui cèdera le premier.

3.2 ■ La France, l'Europe et le marché : l'impossible équation ?

Beaucoup a été dit et écrit sur l'importance de l'État dans la formation de la France et par la suite dans la culture politique française²¹. **La tradition libérale française peine depuis toujours à s'imposer²², y compris en matière économique. En 2019, la France était l'un des trois pays membres de l'UE dans lequel la part des personnes interrogées considérant que le libéralisme est une mauvaise chose était la plus importante** (40% contre 28% en moyenne au sein de l'UE).

Sur le plan des faits, la France a certes accepté peu à peu les règles de l'économie de marché et de l'ouverture européenne et internationale, ces dernières décennies. Néanmoins, les changements de fait précèdent de beaucoup l'évolution des représentations. Du point de vue de l'opinion publique, il est notable que la France est le pays de l'UE où le soutien au libre échange est le plus faible (même s'il s'est renforcé depuis 2019) et inférieur de 12 points à la moyenne européenne (66% contre 78% pour l'UE 27).

Dans cette perspective, **un tel tropisme culturel a des implications sur les rapports de l'opinion publique en France vis-à-vis de l'économie européenne et notamment du marché intérieur.**

En effet, même si les Français restent très majoritairement attachés à l'euro (74% contre 79% en moyenne au sein des pays membres de l'UEM et 70% dans l'ensemble de l'UE) (Graphique 7), ils ont souvent reproché à l'Union européenne d'être le cheval de Troie de la doctrine (néo-)libérale, en raison notamment des directives de libéralisation²³.

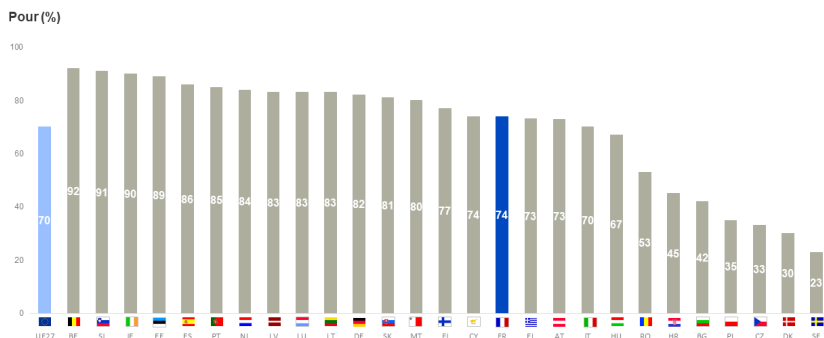
21. Voir par exemple Pierre ROSANVALLON (2005), *Le Modèle politique français*, Le Seuil, et du même auteur (1990), *L'État en France de 1789 à nos jours*, Le Seuil

22. Voir JAUME L. (1997), *L'Individu effacé ou le paradoxe du libéralisme français*, Fayard

23. Cf. CHOPIN, T. (2006), « La France, l'Europe et le libéralisme », in *Commentaire*, n°115

Graphique 7 ■ Le soutien à l'euro dans les Etats membres de l'UE

Veillez dire si vous êtes pour ou si vous êtes contre une union économique et monétaire européenne avec une seule monnaie, l'euro.



Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 95

Cette critique a associé un discours de protection du modèle social à une forme de conservatisme parfois non dénué de relents populistes voire xénophobes, comme ce fut le cas lors du débat autour de la directive services, lorsque la figure du « plombier polonais » a été utilisée pour laisser entendre que la main d'œuvre des nouveaux Etats membres allaient venir s'emparer du travail des Français. La même méfiance vis-à-vis de la promotion de la liberté de circulation est apparue dans le contexte du débat sur les travailleurs détachés. Elle se reflète encore aujourd'hui dans une autre spécificité française, toujours vérifiée en 2021 : la France et la Grèce sont les deux seuls pays de l'Union dont les habitants expriment en majorité leur hostilité à la mondialisation (graphique 8).

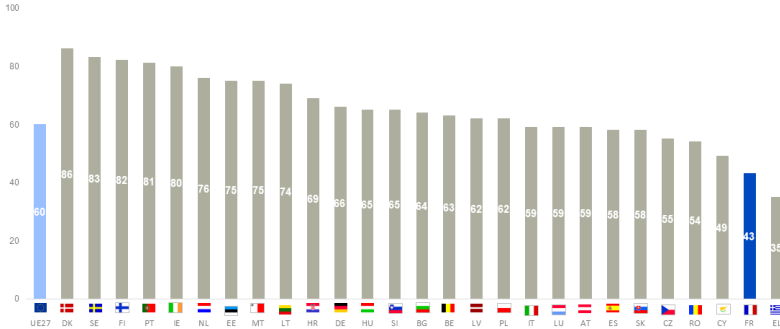
Comment expliquer cette défiance vis-à-vis du marché ? Là encore, la culture politique (étatisme et colbertisme) constitue un facteur explicatif utile.

L'exemple de l'approfondissement du Marché intérieur, qui est devenu le cœur de la politique européenne avec l'Acte unique de 1986, est significatif à cet égard. Jacques Delors, alors Président de la Commission, a cherché un compromis entre les chefs d'Etat et de gouvernement d'une Europe divisée politiquement entre la droite néo-libérale (Margaret Thatcher au Royaume-Uni) et la gauche socialiste voulant renforcer l'Etat providence (François Mitterrand en France, Felipe Gonzales en Espagne). Pour résoudre cette division politique du continent, Jacques Delors

Graphique 8 ■ L'opinion à l'égard de la mondialisation dans les Etats membres de l'UE

Pour chacun des termes suivants, pourriez-vous dire s'il évoque pour vous quelque chose de très positif, de plutôt positif, de plutôt négatif ou de très négatif ? **La mondialisation.**

Total Positif (%)



Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 95

eut l'idée de donner des garanties à l'un et l'autre camp²⁴ tout en faisant avancer l'intégration européenne. Il bâtit pour cela un programme reposant d'un côté sur la libéralisation de certains marchés (le transport routier et le transport aérien par exemple), de l'autre sur l'adoption de règles communes protectrices (par exemple en matière de santé ou de protection du consommateur). Néanmoins, le marché a été la thématique ayant été considérée comme dominante par beaucoup de Français. Cela fut mal perçu dans un pays colbertiste comme la France. La politique de concurrence y est ainsi traditionnellement davantage mal perçue que dans la plupart des autres Etats membres de l'UE alors qu'elle vise à protéger les consommateurs des monopoles (au travers de la lutte contre les cartels et les abus de position dominante ou encore le contrôle des concentrations). Mais les Français retiennent avant tout la lutte contre les aides d'Etat et le refus des champions nationaux, qui heurtent leur conception de la politique industrielle. Ayant cherché le compromis, la politique européenne s'est ainsi trouvée accusée, du côté des pays libéraux, de n'avoir pas porté à leur terme les réformes de libéralisation (le marché intérieur restant inachevé), de l'autre, en France notamment, d'en avoir fait le cœur de son agenda en sous-estimant le rôle stabilisateur et protecteur de l'Etat et en remettant ainsi en cause le modèle socio-économique de certains pays européens.

24. Voir sur ce point les travaux de JABKO, N. (2006), *Playing the Market: A Political Strategy for Uniting Europe*, 1985-2005, Cornell University Press

En outre, **la difficulté en France à accepter le mot même de libéralisme ainsi que la préférence française pour les dépenses publiques constituent peut-être aussi la « face cachée » du stato-centrisme de la culture politique française.** La prédilection française pour les dépenses publiques s'exprime à chaque fois que le « pacte de stabilité et de croissance » européen²⁵ a été mis en cause. Beaucoup de Français dénoncent ainsi traditionnellement le carcan que constituerait la limitation des déficits publics. **Cette défiance vis-à-vis du Pacte de stabilité confirme le peu d'importance accordée en France à une autre figure centrale de la culture politique présente dans les débats publics d'autres pays : celle du contribuable.** Parfois défendu sous forme protestataire (voir l'exemple du « poujadisme » mais aussi des « Gilets jaunes »), le contribuable peine à s'imposer dans le débat public français. Derrière les déficits excessifs et le gonflement de la dette, il y a des difficultés à identifier les impôts futurs, et donc les limitations fixées par le Pacte de stabilité. Sur ce registre, la France se distingue nettement d'autres pays, du Royaume-Uni, par exemple, où la démocratie même s'est constituée sur des bases financières (autour du nécessaire contrôle de la dépense publique par le Parlement) et où la figure du contribuable est davantage prise en considération²⁶. La France se distingue aussi des pays du Nord de l'Europe, pays dans lesquels il existe un consensus entre les forces politiques autour de la nécessité de maintenir le budget de l'Etat à l'équilibre, notamment pour préserver les générations futures du poids du remboursement de la dette.

Le compromis initié par Jacques Delors a visé à trouver le point d'équilibre entre ces pays (et ces peuples) aux aspirations divergentes. Les traités successifs avaient vocation à sécuriser l'acquis de ces difficiles compromis en même temps que l'Union elle-même. Avec pour effet d'ajouter un autre grief à l'encontre du projet européen dans l'opinion des Français : **tous ces sujets, rôle de l'Etat, place et organisation des services publics, poids des dépenses publiques, remise en cause du modèle libéral, restent l'objet de controverses toujours vives dans le débat politique français, alors qu'ils sont considérés comme tranchés par les traités. Dans l'Europe imaginée (ou « rêvée » voire « fantasmée » ?) par les**

25. Adopté par les pays de l'Union européenne en 1999 au moment du lancement de l'euro, ce Pacte prévoit que les déficits publics ne doivent pas excéder 3% du PIB et la dette publique 60%. Sous l'effet de la crise sanitaire, un débat s'est ouvert sur la réforme de ces règles budgétaires.

26. Sur le plan politique, le libéralisme anglo-saxon est marqué par un encadrement constitutionnel des pouvoirs visant notamment à assurer que le prélèvement de l'impôt est consenti par ceux qui le paient. C'est une tradition que l'on retrouve dans la *Magna Carta* ou encore dans la Révolution américaine (« *No taxation without representation* »).

Français, ces débats avaient vocation à se poursuivre à plus grande échelle. C'est le grand malentendu qui a abouti au rejet du traité constitutionnel en 2005, lorsque les Français ont été invités à revalider tout l'acquis communautaire en même temps que la nouvelle organisation des pouvoirs. **Ce malentendu fut en partie alimenté par le débat référendaire de 1992 lorsque le traité de Maastricht fut approuvé d'un cheveu.** Habilement, François Mitterrand avait convoqué l'Histoire pour sauver le traité à l'issue d'un débat dominé par le clivage opposant socialistes et centristes, d'un côté, aux souverainistes de gauche (de type « chevènementiste ») et de droite (de type « gaulliste ») et à l'extrême droite, de l'autre. Cette lecture de l'enjeu, très imprégnée par le contexte de l'effondrement du modèle soviétique et de ses satellites européens, a occulté le fait qu'il s'agissait aussi d'adopter autour de la monnaie unique un modèle économique et de régulation budgétaire.

Paradoxalement, alors que l'élection d'Emmanuel Macron posait la question de savoir si le libéralisme allait sortir de l'état de minorité qui est le sien en France, ce tropisme « culturel » en matière socio-économique n'a pas totalement disparu avec l'actuel Président de la République. Force est de constater à cet égard qu'Emmanuel Macron s'est de fait révélé de plus en plus classiquement « français » depuis son élection, en renouant avec des combats perçus à Bruxelles comme de « vieilles lunes » hexagonales en matière socio-économique²⁷.

Quand on milite pour l'harmonisation fiscale, le SMIC européen et l'Europe sociale, la refonte de la politique de concurrence ou une moindre ouverture en matière commerciale, on prolonge de fait des combats très anciens, souvent très consensuels en France, qui peuvent naturellement être justes et légitimes, mais qui sont difficiles à remporter au niveau européen. L'« agenda de protection » promu par les autorités françaises dans le domaine économique et social se heurte ainsi à nombre de nos partenaires, notamment en matière de négociations commerciales. En outre, les propositions du Président français en matière de contrôle des investissements étrangers en Europe ou encore de lutte contre le dumping peuvent être jugées légitimes, mais elles exposent aussi souvent la France au soupçon de protectionnisme. Elles nourrissent des questionnements et des réticences dans les pays du nord-ouest et du nord de l'Europe (Allemagne, Danemark, Pays-Bas, Suède, etc.) où Emmanuel Macron, énarque et ancien inspecteur des finances, est perçu certes comme un libéral mais comme un « libéral à la française »,

²⁷. BERTONCINI, Y. et CHOPIN, T. (2020), « Macron l'Européen : de *l'Hymne à la joie* à l'embaras des choix », *Le Débat*, n°208, janvier-février 2020. Voir également : ROZENBERG, O. (2020), 'France is back'...in a French Europe, in : BULMER, S. and LEQUESNE, C., *The Member States of the European Union*, Oxford, Oxford University Press

c'est-à-dire très étatiste. « Défranciser » le discours sur ce thème constitue sans doute une condition pour que la France puisse le porter efficacement – y compris en le laissant endosser par d'autres pays ayant une meilleure capacité d'entraînement que le nôtre et qui peuvent rejoindre les positions françaises devant les bouleversements géopolitiques en cours. C'est aussi une condition pour éviter de continuer à alimenter la déception, la frustration et in fine la défiance d'une majorité de Français vis-à-vis de l'UE.

3.3 ■ La défiance française vis-à-vis de l'élargissement. L' « Europe n'est pas la France en grand » !

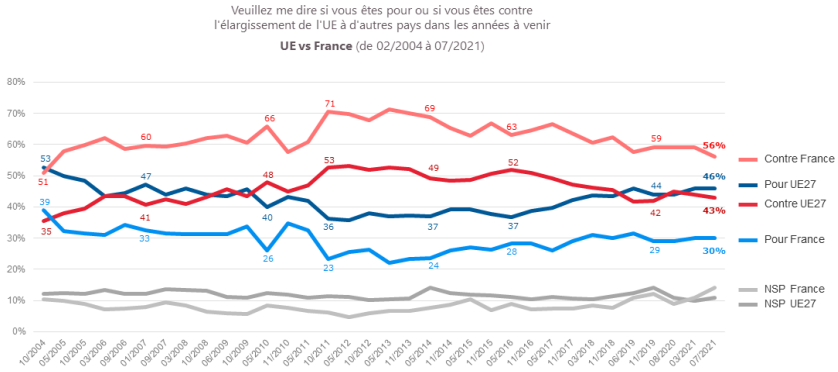
En France, l'idée selon laquelle l'élargissement serait incompatible avec l'approfondissement de la construction européenne est complaisamment propagée. Le discours dominant privilégie en effet une grille de lecture selon laquelle les difficultés de l'Union trouveraient leur origine dans la rupture entre la dynamique (voire l'accélération) de l'élargissement et l'essoufflement progressif de l'approfondissement institutionnel²⁸. Le processus d'élargissement de la CEE puis de l'UE a toujours suscité en France des réticences voire des oppositions beaucoup plus fortes que dans les autres pays membres²⁹.

Comment expliquer cette différence entre la France et beaucoup de ses partenaires européens ? **Pendant plus d'un demi-siècle, la France a su combiner deux visions radicalement différentes de la raison d'être de son engagement européen. D'un côté, le projet des "pères fondateurs" qui présuppose une convergence fondamentale des intérêts des Etats membres** et qui vise à constituer une communauté politique au niveau européen, où certes la voix française reste forte, mais où les solutions relèvent de compromis négociés entre tous les Etats membres, qui les acceptent au nom de la conscience de leur fragilité individuelle et de la réalité d'un intérêt commun. **De l'autre, le projet gaulliste d'une Europe comme instrument permettant à la France de défendre et de promouvoir ses intérêts nationaux.** La classe politique française s'est gardée de lever cette ambiguïté. Si la France des années 70 et 80 faisait avancer le projet européen en accord avec la vision des "pères fondateurs", cela a été possible en

28. Voir CHOPIN T., MACEK L., MAILLARD S. et RUPNIK J, (2020) « Penser l'Europe d'après : porter un nouveau récit de l'élargissement », *Espirit*, mai

29. Pour une vision d'ensemble, voir FRANCK, R., « Les débats sur l'élargissement de l'Europe avant l'élargissement », in PÉCOUT, G. (2004), *Penser les frontières de l'Europe du XIXe au XXIe siècle*, Presses universitaires de France

GRAPHIQUE 9 ■ Soutien en France et en Europe à la poursuite de l'élargissement de l'UE à d'autres États dans les années à venir



Source : Kantar Public pour la Commission européenne – Eurobaromètre Standard 95

partie grâce à la capacité de ses dirigeants à tenir un discours à l'opinion publique qui faisait appel à une rhétorique insistant sur la transposition au niveau européen des conceptions françaises. Or, si à 6 un leadership français fort a été une réalité naturelle, à 27 il se transforme en un combat de tous les jours, aux résultats très incertains. **Les élargissements aux pays d'Europe centrale et orientale obligent la France à une clarification de son projet européen. Le "non" du 29 mai 2005 a pu être analysé comme l'effet d'un réveil brutal des Français qui découvrent que la France peut être mise en minorité en Europe et même qu'elle peut l'être souvent si elle continue de s'évertuer à promouvoir des idées qui ne sont pas susceptibles d'être partagées par ses partenaires : « l'Europe n'est pas la France en grand » !**

C'est ce qui explique qu'au sein de l'opinion publique, il existe paradoxalement une réticence vis-à-vis d'une démocratie européenne de type fédéral dans la mesure où celle-ci signifie la possibilité pour les « idées françaises » (politique économique interventionniste, rôle important des services publics, défiance à l'égard du libéralisme, Europe sociale, mais aussi Europe puissance) d'être mises en minorité dans le débat européen, surtout dans une Union élargie à 27 pays. Cette attitude est aisée à assumer si l'on adopte la vision des "pères fondateurs". Mais cette prise de conscience est très difficile pour ceux qui n'acceptent l'Europe qu'en tant qu'elle serait conçue comme une simple projection des idées et des intérêts français à l'échelle de l'Union. C'est sans doute dans ce dernier élément qu'il faut chercher **la raison principale des discours nostalgiques, en France en particulier, sur la "petite Europe"**

– carolingienne - et la difficulté à assumer le changement d'échelle de l'Union élargie³⁰. Venant conforter cette nostalgie de la « petite Europe », le spectacle des divisions européennes lors de la crise des dettes souveraine comme lors de la crise des migrants, et aujourd'hui avec la crise de la Covid-19, donne le sentiment que les égoïsmes nationaux ne sont jamais long à se réveiller, et étaye la conviction que plus on est nombreux, plus il est difficile de se mettre d'accord.

Il n'y a pas si longtemps encore, lorsqu'Emmanuel Macron déclare à plusieurs reprises qu'il s'opposera à tout nouvel élargissement de l'UE tant qu'elle n'aura pas été réformée au préalable, il porte un discours très « français »³¹ faisant écho à l'opposition majoritaire de l'opinion publique en France à la poursuite de l'élargissement (graphique 9). Ce discours porté au plus haut niveau de l'État aujourd'hui rejoint aussi les critiques classiques dans notre pays contre les précédents « élargissements », qui auraient accru la concurrence économique et sociale au sein de l'UE, mais aussi et surtout battu en brèche la préférence hexagonale pour une « petite Europe » conçue comme une « France en plus grand ». Cela confronte Emmanuel Macron à l'une des ambiguïtés qui caractérisent la politique européenne de notre pays depuis plusieurs décennies. Il serait aujourd'hui préférable d'atténuer cette ambiguïté et de promouvoir une relation plus lucide entre la France et l'UE, qui ne soit pas uniquement fondée sur un désir de projection des conceptions françaises au niveau européen mais sur la recherche patiente de compromis constructifs avec nos partenaires.

30. LEQUESNE C. (2008), *La France dans la nouvelle Europe. Assumer le changement d'échelle*, Presses de Sciences Po

31. Le positionnement français sur l'élargissement est d'autant plus déroutant que la réforme des institutions européennes a été largement engagée depuis le Traité de Nice en 2000, et que rien n'empêche de la poursuivre en menant en parallèle des négociations d'adhésion à l'horizon 2025 ou 2030

CONCLUSION ■

Si le « retour de l'Europe en France » devient plus que jamais une question fondamentale à l'occasion de la Présidence française, l'enjeu serait d'éviter deux difficultés récurrentes du discours de nos dirigeants sur la place de la France en Europe et la place de l'Europe en France : d'une part entretenir une vision franco-centrée de l'Europe et, d'autre part, donner le sentiment que la parole des citoyens n'est pas prise en compte. Une pédagogie sur la diversité des regards des Européens sur l'Europe et une acceptation de cette diversité ne sont pas antinomiques avec le projet européen. Nos dirigeants et nos élites économiques ou politiques connaissent d'ailleurs souvent mal des parties entières de l'UE, n'en parlent pas les langues, n'y ont jamais travaillé ou même séjourné. Des « consultations citoyennes sur l'Europe » eurent lieu déjà, et la Conférence sur l'avenir de l'Europe se tient actuellement. Mais qui en parle ? Qui participe ? Ce type d'exercice est utile pour faire remonter des propositions « par le bas » et tenter de démocratiser le rapport à l'Europe, mais reste souvent confidentiel, trop peu relayé, trop peu investi. C'est le rôle des forces politiques que de faire vivre un vrai débat pluraliste et démocratique sur l'Europe, d'y injecter des éléments de politisation permettant aux citoyens de se repérer idéologiquement. Ce débat a marqué un pic en France au moment du référendum de 2005 sur le projet de traité constitutionnel. Emmanuel Macron a tenté depuis de renouer avec le débat démocratique sur l'Europe. Force est de constater que cela n'a pas abouti à combler le fossé entre les Français et l'Union européenne. Clarifier et apaiser les relations entre les Français et l'« Europe », suppose un narratif renouvelé qui s'articulerait autour des éléments suivants : d'abord, mettre mieux en évidence les bénéfiques de l'appartenance de la France au marché unique et à la zone euro, plutôt que de dénoncer systématiquement leurs défauts ; ensuite, revoir l'organisation trop unitaire et verticale de son système politique ce qui favoriserait une « gouvernance » mieux adaptée à la réalité et à la complexité de l'Union européenne ainsi qu'à la maturité de la société et des citoyens français ; enfin, encourager l'appropriation de l'échelle de l'Europe réunifiée et rompre avec le fantasme d'une Europe qui serait la France en grand. Il est temps de promouvoir une relation plus lucide entre la France et l'UE, pas uniquement fondée sur un désir de projection des conceptions françaises au niveau européen mais sur la recherche patiente de compromis constructifs avec nos partenaires. Il faudrait apprendre à ne pas évaluer l'Europe uniquement à l'aune des bénéfiques qu'en tire notre pays, mais aussi en fonction des progrès qu'elle permet à l'échelle du continent et du modèle qu'elle propose au monde. Ce n'est qu'à ces conditions que les Français pourront renouer le fil de la confiance avec une Europe où ils ont encore un rôle essentiel à jouer.

AUTEURS ■

BRUNO CAUTRÈS est chercheur CNRS au CEVIPOF (Centre de recherches politiques de Sciences Po) et enseignant à Sciences Po. Ses recherches portent sur l'analyse des comportements et des attitudes politiques. Au cours des années récentes, il a participé à différentes recherches françaises ou européennes portant sur la participation politique, le vote et les élections (notamment la série des enquêtes électorales françaises réalisées au CEVIPOF). Il participe au développement du Baromètre de la confiance politique du CEVIPOF. Il a développé d'autres directions de recherche mettant en évidence les clivages sociaux et politiques liés à l'Europe et à l'intégration européenne dans les électors et les opinions publiques. Il enseigne les méthodes statistiques et quantitatives à Sciences Po et dans différents programmes internationaux (ECPR et IPSA).

THIERRY CHOPIN est docteur en sciences politiques de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et a obtenu son Habilitation à diriger des recherches (HDR) à l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences Po). Professeur à l'Université Catholique de Lille (ESPOL), il est Visiting Professor au Collège d'Europe à Bruges et enseigne également à Mines ParisTech (Corps des Mines). Il est conseiller spécial de l'Institut Jacques Delors. Il a été expert associé à Sciences Po (CERI) et Visiting Fellow à la London School of Economics and Political Science (LSE), European Institute.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et de nombreux articles sur l'Union européenne dont *La fracture politique de l'Europe* (Bruxelles, Larcier, 2015).

EMMANUEL RIVIÈRE est directeur monde des études internationales et du conseil politique de Kantar Public et préside le Centre Kantar sur le Futur de l'Europe. Il débute sa carrière à CSA en 1992. Après un passage à Louis Harris, il devient en 1999 responsable du Département études et sondages du Service d'Information du Gouvernement puis intègre TNS Sofres en 2005 comme Directeur de clientèle, en charge du pôle politique. Il a dirigé Kantar Public en France de 2016 à 2021. Il enseigne à Sciences-Po et au Master Communication politique et sociale de Paris I (Panthéon-Sorbonne).

L'Institut Jacques Delors est un laboratoire d'idées dont la vocation est de faire avancer l'intégration européenne. Fondé par **Jacques Delors** en 1996 sous le nom de Notre Europe, ses travaux s'inspirent de son œuvre unificatrice pour le continent. Think tank indépendant, établi à Paris, son équipe travaille étroitement avec le Jacques Delors Institut – Berlin, créé en 2014, avec qui elle partage une représentation commune à Bruxelles.

La double vocation de l'Institut Jacques Delors est de susciter, charpenter et diffuser des idées pour unir l'Europe, à partir d'analyses et de réflexions, ainsi que de stimuler et nourrir le débat citoyen sur la construction européenne. Pour cela, notre think tank se situe aux carrefours des mondes universitaire, politique et médiatique, avec lesquels il dialogue et interagit.

À travers son site, sa newsletter et un influent réseau, l'Institut Jacques Delors diffuse un éventail de **publications**, qui couvrent les grands sujets de l'intégration européenne. Les rapports dessent un état des lieux de référence sur une grande thématique afin d'en clarifier les enjeux et de proposer des orientations stratégiques. Les policy papers analysent un problème européen pour avancer des recommandations réalistes et proposer des pistes nouvelles. Les décryptages donnent avec pédagogie les clés de compréhension d'une question européenne. Les blogposts offrent un point précis sur un thème d'actualité.

L'Institut Jacques Delors organise de nombreux **événements**, des dialogues citoyens destinés au grand public, des conférences portant sur les thèmes d'actualité et des séminaires d'experts. Les membres de notre équipe et de nos instances sont très souvent invités à intervenir dans des événements organisés dans divers pays de l'UE et au-delà.

L'Institut Jacques Delors est aujourd'hui présidé par **Enrico Letta**, Secrétaire Général du Parti démocrate italien et ancien Président du Conseil des ministres italien, qui a succédé à **António Vitorino**, **Tommaso Padoa-Schioppa**, à **Pascal Lamy** et à **Jacques Delors**. Notre directeur, **Sébastien Maillard**, anime une **équipe européenne** composée d'une quinzaine de membres.

Les instances de l'Institut Jacques Delors sont composées de hautes personnalités européennes. Notre **Conseil des garants** assure la promotion de nos intérêts moraux et financiers. Notre **Conseil d'administration** est responsable de l'orientation et de l'impulsion de nos travaux, suivis par notre bureau.

Toutes nos activités sont accessibles gratuitement, en français et en anglais sur notre **site** rénové et via les **réseaux sociaux**. Nous agissons en toute indépendance vis-à-vis des pouvoirs politiques et des intérêts économiques.

Directeur de la publication : Sébastien Maillard ■ La reproduction en totalité ou par extraits de cette contribution est autorisée à la double condition de ne pas en dénaturer le sens et d'en mentionner la source ■ Les opinions exprimées n'engagent que la responsabilité de leur(s) auteur(s) ■ L'Institut Jacques Delors ne saurait être rendu responsable de l'utilisation par un tiers de cette contribution ■ Version originale ■ © Institut Jacques Delors

A l'approche de la Présidence française du Conseil de l'UE, il convient de se pencher sur les rapports complexes qu'entretiennent les Français avec l'Europe. À la fois moteur et frein de la construction européenne, la France est à l'origine de ses plus grandes avancées et en même temps de ses « coups d'arrêts » les plus notables. Après plus de 10 ans de crises, la confiance des Français vis-à-vis de la construction européenne est une des plus faibles en Europe et ce en dépit de la volonté des autorités françaises, au plus haut niveau de l'État, de porter une vision stratégique ambitieuse de l'avenir de l'UE. Alors que la crise sanitaire a été l'occasion d'une amélioration, sensible mais encore timide, des jugements sur l'UE, la présidence française doit être l'occasion, a minima, d'améliorer les aspects sur lesquels la France pêche particulièrement : l'appropriation et la compréhension de l'UE par ses citoyens. Dans cette perspective, ce rapport analyse l'attitude des Français à l'égard de l'UE et montre que la France est aujourd'hui l'un des pays les moins favorables à l'Union. Il cherche par ailleurs à rendre compte de la complexité de l'eurosepticisme des Français qui se révèle être moins systématique qu'il n'y paraît même si l'analyse générale conduit à un sombre tableau. Enfin, il dégage les facteurs explicatifs permettant de rendre compte de l'ambivalence au cœur des rapports que les Français entretiennent avec l'Europe.

UN EUROSEPTICISME À LA FRANÇAISE ENTRE DÉFIANCE ET AMBIVALENCE LE NÉCESSAIRE « RETOUR DE L'EUROPE EN FRANCE »

Bruno Cautrès

Chercheur au CNRS, Centre de recherches politiques de Sciences Po (CEVIPOF)

Thierry Chopin

Professeur à l'Université catholique de Lille (ESPOL)
Conseiller spécial à l'Institut Jacques Delors

Emmanuel Rivière

Directeur international pour les études politiques de Kantar Public
Président du Centre Kantar sur le Futur de l'Europe

